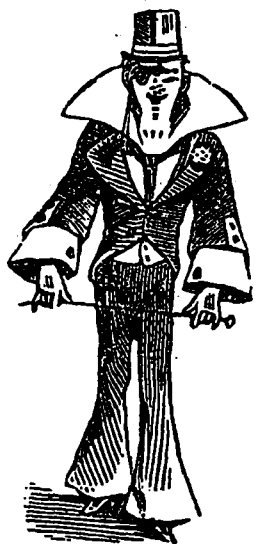




Voici le colonel Ouimet, qui commandait le caporal, qui accompagnait le soldat du 65ème, qui a pris le sauvage, qui a pris la vache de Livingstone, le colon de Calgary.



Voici le ministre Caron, qui a fait partir le colonel Ouimet, qui commandait le caporal qui accompagnait le soldat du 65ème, qui a pris le sauvage, qui a pris la vache de Livingstone, le colon de Calgary.



Voici la médaille qui a été décernée par la Reine au ministre Caron, qui a fait partir le colonel Ouimet, qui commandait le caporal qui accompagnait le soldat du 65ème, qui a pris le sauvage, qui a pris la vache de Livingstone, le colon de Calgary.

COUACS

Calino rendant visite à une vieille dame de sa connaissance, la trouva dans un grand état d'énervement.

— Que vous est-il donc arrivé, ma chère amie ? lui dit le visiteur.

— Figurez-vous, répondit la vieille dame, que voilà plus de huit jours que le bruit des cloches du village m'empêche de dormir.

— Eh bien, insinua Calino, pourquoi ne faites-vous pas mettre de la paille devant la porte de votre maison ?

Dans une loge aux Variétés est entassée toute une famille de bourgeois, père, mère, fille et futur.

— Maman, dit la candide jeune fille, tu me feras signe quand il faudra rougir.

Madame surpris sa femme de chambre en train de se nettoyer les dents avec sa brosse à dents.

— Comment oit elle vous avoir l'audace de vous servir de ma brosse ?

Oh ! je ne suis pas dégoûtée de madame, répond la camériste, il y a longtemps que je me sers de sa brosse.

L'accusé. — Que je transpose les deux mots de billets aux respectifs, dont je retourne près de mon lieutenant.

Ramollot. — N'essayez pas d'... dedans la justice n. de D... ! sinon, j'vous... Continuez.

L'accusé. — Oui, mon colonel. Pour lors que le major il se me suit, et que sur l'indique de ma lieutenant, il lui fait le rapport de... de sa... chose, me disait d'aller chez le pharmacien prendre la... chose de sa facture.

Le pharmacien y me dit : Bonjour, militaire, et après avoir lu la... facture, me dit : Je peux bien vous donner les paquets, mais il y a une chose que vous ne pouvez pas prendre soi-même.

Comme il riait, je dis N. de D... !

Ramollot. — Tâchez moyen de respecter le conseil, n. de D... !

L'accusé. — Mon colonel, c'était pour la chose de... véritable.

Ramollot. — J'm'en f... Continuez avec la modestie qui convient aux hommes non gradés.

L'accusé. — Pour lors, je dis : Si, ma lieutenant m'a dit de prendre tout.

La dessus, le pharmacien me fait entre dans la... can tine de sa boutique, dont il me donne un... un lavement, même que j'm en suis retourné avec.

Ramollot. — O'ment ça, n. de D... ! Vous avez pris un lav'ment d'lieutenant, et vous n'étiez seul'ment pas porté au tableau d'avancement !

L'accusé. — Mon colonel, j'ai... été surpris ; je... je croyais que le pharmacien il voulait prendre mon signalement dans le cas de... de que je le perdrais en route.

Ramollot. — F'siler ! ce n'est pas une excuse, n. de D... ! Et ouque vous l'avez mis, e' lav'ment ?

D'accusé. — Dame, mon colonel, je... je l'ai bu à... l'envers.

Ramollot. — Et pour lors ?

L'accusé. — Je m'ai retourné chez ma lieutenant, mais j'ai pas osé lui rendre, parce que j'avais peur qui se soit abîmé, et je l'ai gardé pour moi.

Ramollot. — F'siler ! cette conduite infectionne le conseil, et, de plus, vous auriez dû vous mémorer que l'usurpation de fonctions pouvait vous mener tout droit à Biribi.

L'accusé. — Je ne croyais pas usurper, mon colonel.

Ramollot. — V's êtes donc un imbécile, f'siler ! Comment, un simple soldat prendre un lav'ment d'officier ! Si vous aviez... bu celui d'un homme de la compagnie, bon ; mais vous croyez donc qu'un lav'ment de supérieur, c'est la même chose ? Pour lors, vous prendriez comme ça, comme rien, un lav'ment d'empereur, pas vrai ?

L'accusé. — J'ignorais, mon colonel.

Ramollot. — V'n'ignoriez pas, n. de D... ! qu'vous vous... régaliez aux frais du lieutenant avec tout ça... Gardes, emmenez l'accusé !

On entend alors les témoins à charge et à décharge, et parmi ces derniers, le pharmacien, qui avoue qu'il n'avait cru faire une plaisanterie.

Le réquisitoire est sévère, néanmoins ; mais sur une chaude plaidoirie du sergent Roupill, faisant fonction de défenseur d'office, le conseil, après avoir délibéré, revient avec un verdict mitigé de circonstances atténuantes, condamnant Merluchon à huit jours de salle de police et au remboursement, sur masse, du médicament dérobé.

CODE DU SALUT

— Comment un homme doit-il saluer et qui doit-il saluer ? demandait-on l'autre jour au *Gaulois*. Voici ce qu'une femme pense à ce sujet :

Un homme doit saluer les femmes, les religieuses et les prêtres.

Un homme bien élevé doit aussi saluer le Saint-Sacrement, les convois religieux et le drapeau du régiment qui passe.

Les religieuses et les prêtres doivent être salués par tout.

Pour le salut destiné à la femme, l'endroit où elle est rencontrée décide : si un homme doit ou ne doit pas la saluer.

Toutes les fois qu'un homme rencontre une femme dans un endroit public, il doit se découvrir complètement en la saluant ; s'il lui parle, il doit rester découvert jusqu'à ce qu'elle le force à se couvrir. Si la femme est en voiture, l'homme salue le premier ; si elle est à pied, il attend qu'elle manifeste par un regard le désir d'être saluée. Aux courses, au Bois, dans les promena publiques l'homme doit saluer le premier, sans cependant renouveler jamais son salut.

Lorsqu'un homme rencontre une femme dans un escalier, à quelque classe de la société qu'elle appartienne, il doit s'arrêter pour la laisser passer et ôter son chapeau. Le grand Roi saluait toutes les femmes indistinctement, et se découvrait dans l'escalier, même devant les filles de service.

Un homme bien élevé doit saluer toutes les femmes de la même façon, quelque condition qu'elles appartiennent. Quand il accompagne une femme, ne saluer que celle que cette femme connaît — à moins, naturellement, de rencontrer un membre de sa famille. Dans le cas où ayant une femme à son bras, on rencontre une artiste dramatique, si on appartient à une profession qui explique des rapports de confraternité, on doit saluer, car alors on salue plus. L'art que l'artiste ; si on est un particulier, ne saluer que les artistes qu'on a reçues chez soi, ou celles qui ont été reçues par la femme avec la quelle l'on est.

Salut de l'homme à l'homme : l'unique règle c'est l'âge. L'homme le plus jeune doit toujours saluer le premier ; l'homme le plus âgé doit rendre le salut de la même façon dont il l'a reçu. Si c'est un prince ou un grand personnage, le saluer aussi respectueusement que si c'était une femme.

On salue à la sortie d'une église ; mais dans l'église, même on doit se contenter d'une profonde inclination,

si on y est invité, la femme ne devant jamais être troublée dans ses méditations.

Devant tout membre de famille régnante, ou ayant régné, quoique n'ayant pas été présenté, se découvrir sans saluer c'est à dire sans regarder.

En Italie, le salut de la main, qui n'a lieu, en France, qu'entre amis intimes, est général même de la part des femmes. En Amérique, jamais, en quelque circonstance que ce soit, l'homme ne salue le premier. Dans les affaires, les hommes se saluent entre eux en portant simplement et vivement la main à leur chapeau, afin de ne pas perdre un temps précieux.

En Russie, à Noël, toutes les personnes se saluent en s'embrassant, sans distinction de caste, fut ce le czar lui-même.

En Allemagne, le salut militaire se fait en portant les doigts à la visière de la casquette, qui jamais, dans aucun cas, n'est soulevée. Ce règlement très strict ne fut violé qu'une fois dans une circonstance terrible.

Pendant la guerre de 1870, après le désastre de Sedan, l'empereur Napoléon III se rencontra sur la route de Sedan avec Bismarck. L'empereur était dans une voiture à deux chevaux ; il était accompagné de Reille, Castelnau, la Moekowa et Vaubert. Le chancelier, en petite tenue de cuirassier, avait son revolver à la ceinture ; l'empereur le remarqua, le regarda un instant, et, le chancelier lui ayant fait le salut militaire, l'empereur souleva son képi et ses officiers l'imitèrent ; alors Bismarck leva aussi sa casquette, bien que ce ne fut pas l'ordonnance militaire, et l'empereur lui dit : " Couvrez-vous donc ! "

A propos des saluts et de la politesse, les histoires abondent. Sous le règne de Louis XIV, un comte de la Ferté, gentilhomme de très bonne naissance, mais venu tard à la cour, s'était attiré, par la grande sympathie que lui montrait le roi, les jalousies des courtisans, qui trouvaient sa politesse surannée et sentant trop le bon roi Henri.

— Je ferai une expérience, dit le roi.

Un jour que le carrosse royal était avancé :

— Montez, dit-il au comte de la Ferté, auquel l'ancienneté de sa race permettait cette faveur.

Le comte de la Ferté, en s'inclinant, mais sans se faire prier autrement, monta avec le roi.

— Je ne me trompais pas, dit le roi, ce gentilhomme est le mieux élevé de ma cour, car la première des politesses, c'est l'obéissance.

COUACS.

Les erreurs du téléphone :

Le *Bulletin du Téléphone* rapporte un amusant qui-proquo téléphonique :

Un abonné du réseau parisien demande au bureau central à être mis en communication avec son médecin.

L'abonné. — Ma femme se plaint d'une violente douleur à la nuque et d'une sorte de pesanteur d'estomac.

Le médecin. — Elle doit avoir la malaria.

L'abonné. — Que faut-il faire ?

(A ce moment l'employé du bureau change par erreur la communication, et l'infortuné mari reçoit la réponse d'un mécanicien qui donne une consultation au propriétaire d'un moulin à vapeur.)

Le mécanicien. — Je crois qu'à l'intérieur elle est couverte d'excoriations de plusieurs millimètres d'épaisseur. Laissez-la refroidir pendant la nuit, et le matin, avant de la chauffer, prenez un marteau et frappez vigoureusement. Munissez-vous ensuite d'une lance d'arrosage à forte pression et lavez la énergiquement.

A son grand étonnement, le médecin n'a plus jamais revu son client.

* *

Jeunes époux, que ceci vous serve d'exemple !

Un couple habitant l'Asile des Petits Ménages, la femme à 60 ans, vient de voir couronner ses feux par la naissance d'un bébé parfaitement constitué.

Que l'on ne crie plus après cela à la dépopulation de la France !

* *

La *Basochs*, journal des huissiers, n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Elle ne dédaigne pas, à l'occasion, la folâtre nouvelle à la main.

Exemple : Un huissier se présente dans une ferme pour y opérer une saisie. Il y fut reçu comme un chien dans un jeu de quilles. On lâcha sur lui, en effet, une demi-douzaine de bouledogues, et force lui fut de s'éloigner sans avoir pu instrumenter.

De retour dans son étude, on lui demanda s'il avait été bien reçu.

— Je crois bien, dit-il, ou plutôt même me faire manger !

* *

Le Méridional Plantarable n'est pas une foudre de guerre, et il se tire de toutes les difficultés en accordant tout ce qu'on exige de lui.

Un de ses compatriotes, Alphonse Portepièce, lui adressait dernièrement des reproches motivés.

— Comment, lui disait-il, tu as encore fait des excuses ?

— Mon bon, s'avais les torts, s'ai dû le reconnaître.

— Et à qui, encore ! à un polisson de la dernière catégorie !

— Zé lui ai fait des excuses, c'est vrai, repartit fièrement Plantarable, mais... (roulant des yeux terribles) se les lui ai faites en face !

* *

On annonce à M. de Lesseps qu'un cas de choléra a éclaté à Panama ; aussitôt de s'écrier : Le cholérique à l'esthme, voilà l'ennemi.

* *

Mme Gibou, la concierge, d'un théâtre de genre, disait l'autre soir :

— Quel charmant gargon que le comique Ernest, figurez-vous qu'il m'a donné, pour ma fête, de superbes gravures avec des gros mots...

— Comment dites-vous ?

— Oui... vous savez bien, des gros mots lithographiés !

Entre boulevardiers :

— C'est ton beau-père que tu m'as présenté hier au Vaudeville ?... Il n'ouvre pas la bouche, mais il a l'air bien intelligent.

— En effet, c'est un air sans paroles.

Les dernières dépêches du Nord Ouest mandent que Middleton a offert à Piapo, le chef des Sioux de fumer le calumet de la paix. Le sauvage a refusé en disant : Je suis un vieux connaisseur en tabac, je ne fumerai que les belles pipes de brière et les cigares importés que je fais venir de chez A. Nathan No. 71 rue St Laurent et No. 1916 rue Notre Dame, là où tous les articles de fumeur se vendent au prix du gros.

X..., qui est très jaloux, prend toute espèce de précautions contre les galants, bien que sa femme ait largement dépassé la cinquantaine.

— Il me fait l'effet, dit quelqu'un, de ces gens qui tiennent un parapluie ouvert, même quand il ne pleut plus.

Un ivrogne se tire un coup de revolver dans la bouche.

Cahin-caha, il parvient à gagner l'hôpital le plus proche. Le docteur, après examen, lui déclare que la blessure n'est pas mortelle, mais qu'il sera pendant plusieurs jours dans l'impossibilité de manger.

— Et de boire ?

L'HON. M. V. WAGNER, Maire de Marshall, Michigan, a une grande ferme d'élevage auprès de cette ville avec plus de 110 mules de race avec un lot de jeunes chevaux de sang et de pouliniers. Il possède également les célèbres étalons, Black Cloud, Recorder, Strathmore Jr et Comanche Chief. Le *Wilkes Spirit of the Times*, dit que le maire Wagner est un des premiers éleveurs de son Etat et un homme d'expérience et le *Turf, Field and Farm* ajoute que Wagner fait beaucoup pour les intérêts de l'élevage du Michigan. Nonseulement M. Wagner est maire de la ville et dirige sa ferme d'élevage, mais encore il s'occupe des affaires du Voltaic Belt Co dont il est un des principaux actionnaires. Cette compagnie sous sa direction judicieuse et ses soins a commencé de grosses affaires en Amérique et en dehors. Tout cela montre ce qu'un homme entreprenant peut accomplir—30—41.

Un monsieur parlementait, l'autre jour, avec un concierge de Paris pour la location d'un appartement.

— Etes-vous nombreux ? lui demanda M. Pipelet.

— Trois seulement : moi, ma femme et sa mère.

— Ah ! vous habitez avec votre belle-mère ! je ne puis pas vous louer, la maison est tranquille !

La logique des bébés :

— Maman, donne-moi, de ce plat que je vois comme c'est bon !

— Non, Tony, tu n'en mangeras pas. Il n'est pas bon.

— Alors, maman, fais-m'en goûter, que je voie comme ce n'est pas bon !

Pourquoi sourit l'homme heureux de Bay City. — Geo. A. Spear, qui a gagné \$75,000 dans la loterie de l'état de la Louisiane, n'a pas changé à l'exception de sa figure qui est chargée de sourires. La richesse subite ne l'a pas rendu fier. Il dit : " je perçevais l'argent par l'entremise des banques, comme par un chèque, j'enverrais le billet de la loterie comme un mandat. Je suis encore commis dans le magasin, comme si rien n'était arrivé. " Il a reçu le mandat d'un banquier de New-York pour \$74,850, en paiement de sa réclamation contre la loterie de l'état de la Louisiane. Bay City (Mich) Tribune, Mars 27.

Jolie image.

— Je ne puis comprendre, disait Grandad à un ami, comment, en écrivant quelque chose au bout d'un fil télégraphique, l'autre bout du fil peut imprimer ce qu'on a écrit.

— Pourtant, lui dit son compagnon, regarde ton chien, mores-lui la queue, et tu verras que c'est la tête qui aboiera.